

TENSION OU DÉTENTE: L'OCCIDENT A LA DÉRIVE...

Depuis quatorze ans, une tragédie se joue à l'échelle du monde. Vainqueurs en parts égales d'un adversaire qui menaça de les submerger, Américains et Russes s'opposent depuis lors et se défient dans un combat singulier où les conciliabules des Chancelleries alternent avec le bruit sourd des canons.

Vienne, Berlin, Corée, Indochine, Grèce, Iran, Irak, etc., il serait fastidieux d'énumérer tous les hauts lieux successifs de cette interminable guerre froide, parfois chaude - comme le sang qui coule - et où menace à chaque instant de sombrer une paix précaire, instable, fuyante.

Chercher dans l'Histoire un parallélisme identique de situations serait vain: le drame que nous vivons se joue à la mesure d'un monde qui n'a jamais été ce qu'il est aujourd'hui.

Si l'espèce de fatalité qui entraîne tout état accédant à la puissance vers une puissance toujours plus grande, c'est-à-dire vers l'hégémonie, illustre une loi immuable qui est, de nos jours, ce qu'elle fut dans tous les temps, on ne peut toutefois valablement étudier les événements de ce siècle qu'en fonction de trois facteurs qui les «originalisent»:

- l'opposition irréductible de deux concepts sociaux, la divergence fondamentale de deux modes d'existence;
- la dimension universelle de la rivalité, l'enjeu n'en étant plus la conquête d'une aire géographique restreinte et limitée, mais bien celle du monde entier;
- les moyens de destruction sans mesure, ni limite, dont, en quelques années une science sans conscience a doté les Etats et leurs armées.

En raison de l'universalité de cet enjeu, je ne crois pas - et je souhaite me tromper - à la possibilité durable d'une coexistence pacifique des deux mondes. Si rien ne vient contrarier l'enchaînement presque mécanique des événements, l'un de ces deux mondes finira par submerger l'autre, soit par des moyens pacifiques, soit par des moyens militaires, soit par des moyens révolutionnaires.

Il serait cependant erroné de croire à une volonté brutale de conquête de part et d'autre: celle-ci se trouve, fort heureusement, tempérée par la crainte permanente de déclencher un cataclysme guerrier dont nul ne peut prévoir s'il ne signifierait pas la fin de l'Humanité.

Depuis quatorze ans, cette peur domine toute la diplomatie.

Ce fut d'abord la peur russe d'un encerclement américain.

Puis ce fut la peur américaine d'une expansion du communisme russe.

Et c'est maintenant la peur réciproque des deux camps, chacun possédant les armes suffisantes pour anéantir l'adversaire en quelques jours, voire même en quelques heures.

Depuis l'effondrement du IIIème Reich, quatre hommes avaient illustré, mieux que tous autres, cette grande peur. Côté russe: Staline et Molotov. Côté occident: Dulles et Adenauer.

Tout au long de ces dix dernières années, chacun se rappelle les fameux duels Dulles-Molotov, échangeant dans les réunions internationales leurs *No* et leurs *Niets* comme des tennismen se renvoient les balles sur le court.

Pour Dulles, élevé dans le rigorisme protestant, dont les jeunes années se passèrent à chanter «*la gloire de Dieu*», le communisme était le Mal, le libéralisme américain, le Bien. D'où la conclusion simpliste, bien propre à un esprit religieux: le Bien devait nécessairement finir par terrasser le Mal. Il suffisait de tenir et de répondre *No* à toutes les tentations du Malin.

Pour Molotov, l'évangile marxiste lui avait enseigné que le communisme devait nécessairement finir par l'emporter sur le capitalisme. Pour lui aussi, il suffisait de tenir et de répondre *Niet* à toutes les offres de la «bourgeoisie impérialiste».

Cette diplomatie négative de primaires a failli, plusieurs fois, nous précipiter dans l'abîme. Aujourd'hui, Staline est mort, Molotov éliminé. Adenauer est poussé par ses propres amis sur la voie de garage de la Présidence de la République et Dulles doit céder devant la maladie.

De ce renouvellement complet du personnel politico-diplomatique peut-on espérer un changement de méthodes, un essai sincère de détente?

Après le Premier Ministre anglais, le Vice-Président des Etats-Unis s'apprête à faire un pèlerinage en Russie. Le successeur de Staline, de son côté, entre deux menaces, multiplie ses offres pour parvenir à une Conférence au sommet. Il semble bien que, de part et d'autre, on ait pris conscience de la tragique impasse où le monde se trouve acculé par la politique des nons systématiques.

Dulles, paraît-il, durant ces dernières semaines, avait mesuré la vanité puérile de ses méthodes diplomatiques et s'apprêtait à une «révision déchirante». Adenauer lui-même se serait laissé pousser vers la Présidence pour les mêmes raisons.

En fait ces incertitudes sont à la mesure de l'Occident tout entier. L'infantile distinction à la Dulles entre le Bien et le Mal n'a pas de place en politique. Le voile se déchire sur les yeux mêmes de ceux qui avaient élevé cette maxime à la hauteur d'un dogme.

En face d'un régime s'imposant par la violence et la terreur là où il ne peut le faire par la persuasion, ne se souciant pas des moyens pour ne considérer que le but, mais en expansion économique industrielle et idéologique constante, le capitalisme libéral, étayé par un christianisme archaïque, est sans force, sans cohésion, sans doctrine.

On le voit bien aujourd'hui, où nos jeunes officiers, pour défendre l'Occident chrétien, se plongent dans la lecture de Mao-Tsé-Toung.

Pendant que les savants russes s'apprêtaient à expédier leurs spoutniks dans les espaces sidéraux, la diplomatie américaine n'avait qu'un souci: opposer un barrage à l'expansion communiste. Et, pour cela, soutenir tous les régimes s'y opposant - même les plus tyraniques et les plus corrompus.

Au nom du Bien contre le Mal, de la Démocratie contre la Dictature, de la Civilisation contre la Barbarie! Comment une telle politique n'aurait-elle pas été vouée à l'échec? Les hommes qui animaient cette politique disparaissent. Mais leurs successeurs pourront-ils renier leurs méthodes sans renier la cause même qu'ils veulent défendre? Une cause indéfendable.

Car on ne luttera pas contre le socialisme de caserne en étayant les structures branlantes d'un capitalisme à bout de souffle ou d'un christianisme enkysté dans le passé.

Au-delà d'une détente passagère, que tout le monde souhaite, la solution au drame de ce siècle restera dans l'édification d'une société où le socialisme et la liberté cesseront d'être antonymes pour devenir synonymes. Alors, le capitalisme aura vécu et le communisme cessera d'être ce miroir aux alouettes d'où il tire toute sa puissance d'expansion.

Mais cette raisonnable solution, seuls les peuples pourront l'imposer.

Maurice FAYOLLE.